

Les égarements romantiques

Claude Beausoleil, *La parole jusqu'en ses envoûtements*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 76 p., 10 \$.

Stéphane Despatie, *Garder le feu*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$.

Jacques Garneau, *Les petits espaces*, Québec, Le Loup de gouttière, 65 p., 9,95 \$.

Jacques Paquin

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2002). Compte rendu de [Les égarements romantiques / Claude Beausoleil, *La parole jusqu'en ses envoûtements*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 76 p., 10 \$. / Stéphane Despatie, *Garder le feu*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$. / Jacques Garneau, *Les petits espaces*, Québec, Le Loup de gouttière, 65 p., 9,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 35–36.

Claude Beausoleil, *La parole jusqu'en ses envoûtements*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2001, 76 p., 10 \$.
Stéphane Despatie, *Garder le feu*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$.
Jacques Garneau, *Les petits espaces*, Québec, Le Loup de gouttière, 65 p., 9,95 \$.

Les égarements romantiques

POÉSIE
Jacques Paquin

*Le romantisme, quoi qu'on dise, pèse lourd
sur la parole poétique d'aujourd'hui.*



EN CETTE ANNÉE CONSACRÉE TOUTS AZIMUTS à la mémoire de Victor Hugo, on peut mesurer à quel point le lyrisme en poésie doit encore beaucoup à l'héritage romantique. Toutefois, certains, comme Claude Beausoleil, en réclamant ce legs, négligent la part critique qui devrait motiver, à mon sens, tout poète qui jette un regard sur la littérature qui le précède.

Le mythe romantique par excellence

Claude Beausoleil poursuit une forme de pèlerinage littéraire qui l'a amené d'abord du côté des romantiques, Coleridge, Oscar Wilde pour les Anglais, la lignée des poètes du XIX^e siècle chez les Québécois. Le voici qui croise la course du poète aux semelles de vent. Ce n'est pas la première fois que Beausoleil rend hommage à Rimbaud ; il s'était déjà joint à deux poètes acadiens, Herménégilde Chiasson et Gérard LeBlanc, pour souligner la mémoire du poète voyant. On se souviendra de *L'événement Rimbaud*, paru il y a près de dix ans, qui soulignait le centième anniversaire de l'auteur du « Bateau ivre ». Beausoleil reprend le texte qu'il avait publié, « La lettre à Rimbaud », auquel il adjoint des textes inédits. Bon nombre de poèmes proches de la forme épistolaire s'adressent à divers destinataires qui l'ont accompagné, de près ou de loin, dans son pèlerinage au pays (de) Rimbaud. Le nom du poète maudit est objet d'une commémoration qui dépasse largement l'individu, puisque le recueil en entier se double d'un hommage à la mémoire de maints poètes d'ici, dont le couple maudit de la littérature québécoise, Denis Vanier et José Yvon, à qui est dédié tout le recueil. Le premier poème, adressé à Rosaire Dion-Lévesque, poète romantique franco-américain méconnu, donne le ton à l'ensemble et surprend par le caractère emprunté d'un lyrisme suranné :

*Automne mon bel ami
ma tendresse est la tienne ma détresse est ta loi
si tu te plais dans l'effet de froideur
à l'écart des fêtes tu veilles
et en toi renaissent autrement des odeurs
sous le drame des arbres que le deuil dépouille* (p. 14)

On peut se demander le sens d'un projet poétique qui imite la manière romantique pour évoquer une esthétique de la rupture et de la modernité. Encore une fois, est reconduite la démarche oh combien romantique ! du culte ; le recueil évoque en effet un voyage de Beausoleil sur les traces de Rimbaud, à Charleville. À travers la figure de Rimbaud, c'est le mythe de Nelligan qui se profile, comme cette ombre blanche qui forme un halo

autour de la photo du jeune Rimbaud reproduite sur la page couverture. C'est choisir la solution de la facilité. Certes, Beausoleil n'a pas tort de créer des rapprochements entre les divers continents poétiques mais, ce faisant, il ne fait que propager le mythe du poète maudit. L'idée d'associer Rimbaud et Nelligan n'est pas neuve, de surcroît, elle relance la série de lieux communs qui en découlent. Comme c'était le cas avec *Unknown*, dont j'ai fait la critique dans les pages de cette chronique, Beausoleil poursuit ici le rêve, bien légitime d'ailleurs, d'un héritage à s'approprier à même les grands courants poétiques des deux derniers siècles, notamment dans le retentissement qu'ils ont, soit sur notre poésie, soit sur la vision poétique de Beausoleil lui-même. Cela donne, pour ce dernier recueil, des liens de toute évidence fertiles :

*Ce fut un lent voyage taillé dans la brume et la terre
Entre les écarts le sifflement d'une pause fend la bruine
Grise par les rues et les squares jusqu'aux lieux embués
D'un ultime tombeau dérisoire grandiose dans l'offrande
D'où la mort s'ouvre et renaît au centre du voyage* (p. 34)

Entend-on dans ces vers le vieil appareil romantique, dans lequel règnent l'épithète et les inversions qui, dans la tradition, devaient préparer la sonnerie de la rime au bout du vers ? À quel besoin répond cette forme périmée, par ailleurs séduisante ? À celui d'être fidèle à son objet, pourrait-on rétorquer. Justement. La longue palabre des interminables poèmes s'accorde plutôt mal avec le mot d'ordre que s'était donné Rimbaud : « Plus de mots ! » Claude Beausoleil a choisi de ne pas tenir compte de ce choix historique et esthétique. Ce qui me laisse perplexe.

Faire feu violet

Le feu rapprochait Rimbaud et Nelligan ; de son côté, Stéphane Despatie s'est donné pour mission d'être le gardien du feu. L'expression « faire feu violet » convient admirablement à son dernier recueil : « promettre beaucoup sans pouvoir tenir » :

*Nous gardons le feu en ces temps
qui nous séparent
osons soulever les pierres de la route de terre
nous polissons la patience à en faire une lance
comme l'artiste guerrier peint un soleil sur le ventre de la nuit* (p. 33)

Le programme, vaguement surréalisant, donne des résultats à l'avenant. Disons-le brutalement : les textes qui soutiennent le projet n'auraient pas dû être publiés. Il est clair, à la lecture, qu'ils constituent un banc d'essai,



Claude Beausoleil



Le poème en revue



DÉLIRES
EXTRÊMES

Bulletin d'abonnement

Stuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C. P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1

et que le filon s'est perdu en cours de route, bref on a du mal à trouver de la substance dans ce recueil. Je veux bien que « la poésie voisine des territoires déconcertants de la folie (appréciez au passage cette belle cascade de « d » !), mais pas au point d'infliger des brimades à la langue française, surtout lorsqu'on se présente, comme il est écrit en quatrième de couverture, comme « très actif dans la promotion de la littérature ».

Voici un exemple particulièrement intéressant de ce noble engagement :

*Il neige en Kamouraska sur la fête qui nous sépare
l'empreinte de nos visages précède la chaleur
d'une autre saison
fut un temps où un verre réconciliait nos lentilles
au plancher les doutes de chaque bord du bar
dansaient l'abandon (p. 48)*



Stéphane
Despatie

Voilà donc un recueil brouillon, fervent de pensées creuses que le poète exprime, sans doute, « pour qu'on ne sache plus où se niche exactement le vide » (p. 48). Souhaitons que ce ne soit qu'un incident de parcours et que Despatie nous revienne avec des recueils comme ceux qui ont piqué notre intérêt.

Romantisme du quotidien

Après ces deux recueils, celui de Jacques Garneau apporte une brise de fraîcheur. Cette brise nous vient de la maison de poésie Le Loup de gouitière, située à Québec. Garneau n'est pas un néophyte dans le milieu littéraire ; au cours des années soixante-dix, il s'était fait remarquer grâce à son roman *La Mornifle. La mémoire de l'œil*, autre publication de cette époque, n'est pas tout à fait étrangère au recueil qu'il nous offre aujourd'hui, dans la mesure où l'observation, inscrite dans un regard qui cherche à conserver la naïveté de l'enfance (autre mythe qui a la vie dure), y tient une large place. Mais c'est surtout, comme l'indique le titre, dans les espaces réduits que se manifeste le plus allègrement cette poésie du regard, en retrait du monde extérieur. Dans le poème intitulé

« le Flâneur », il est écrit que ce dernier « portait son âme dans ses cheveux / il parlait de l'arbre qui sommeille / sous le ciment / il regardait sa vie tranquille / et sa mort au bout des doigts » (p. 12). Garneau, à l'instar de Pierre Morency, est un contemplatif pour qui subsiste toujours une certaine méfiance à l'égard de l'écriture. D'où cette réitération d'une vocation déjà énoncée dans *Les espaces de vivre à vif*, publiés en 1973 : « Avec le temps, j'ai appris comment ne pas écrire. J'exerce, enfin, le métier d'oiseau » (p. 21). Le poète a pris le parti de la légèreté (ce n'est pas un jeu de mots) pour faire échec à la ville. Si la mélancolie, qui doit aussi beaucoup à Saint-Denys Garneau, par le relais de l'image de l'oiseau encagé, gagne ainsi à apparaître lumineuse, l'importance du regard tire cette écriture vers une recherche de l'être et du devenir qui coupent parfois les ailes à l'envol escompté. On sent bien que l'énonciateur du poème cherche à se fixer dans l'existence mais qu'il attend trop du verbe être :

*Je suis cette vie qui fait semblant
Au quotidien
D'être éternelle (p. 36)*

On croirait entendre, en écho, le dynamisme expansif en moins, le souhait du romantique allemand Wilhelm Schlegel : « Je voudrais, par un effort infini, / Élever cette vie / Jusqu'à l'éternité. »

